

« L'autre autochtone dans *Le Premier Homme* d'A. Camus », *Roman 20/50*, revue d'étude du roman du XX<sup>e</sup>s. de l'Univ. de Lille, n°27, juin 1999, pp.17-29.

## L'AUTRE AUTOCHTONE dans *Le Premier Homme* d'Albert CAMUS

Mon titre pose déjà une bi-polarité ethnique à laquelle les oeuvres antérieures de Camus se réfèrent, en particulier *L'Étranger*, les nouvelles de *L'Exil et le royaume*, *La Peste*, en particulier. Poursuivant ma recherche, dans ce sens, je souhaite interroger la place et la fonction de l'Arabe, l'autre autochtone dans l'univers algérien de référence. Dans mon analyse de *L'Étranger*, j'ai étudié le champ sémantique Arabité/Algérienité en montrant que, de façon générale, il n'est pas possible ni dans la littérature coloniale, ni dans l'oeuvre camusienne, de confondre les deux appellations. C'est le ressortissant de la société coloniale qui a ses racines dans le pays qui s'affirme comme Algérien, privant nécessairement l'autre autochtone de cette nomination et le désignant comme "Arabe" niant par cette appellation sa possible appartenance à ce qui serait une "Nation" algérienne qu'il refuse de reconnaître.<sup>1</sup> Est-il besoin de rappeler la déclaration de Camus :

« Si bien disposé qu'on soit envers la revendication arabe, on doit cependant reconnaître qu'en ce qui concerne l'Algérie, l'indépendance nationale est une formule purement passionnelle. Il n'y a jamais eu encore de nation algérienne. Les Juifs, les Turcs, les Grecs, les Italiens, les Berbères<sup>2</sup> auraient autant de droit à réclamer la direction de cette nation virtuelle. Actuellement les Arabes ne forment pas à eux seuls toute l'Algérie. L'importance et l'ancienneté du peuplement français, en particulier, suffisent à créer un problème qui ne peut se comparer à rien dans l'histoire. Les Français d'Algérie sont eux aussi et au sens fort du terme, des indigènes. »<sup>3</sup>

Cette appellation d'indigène, je l'ai remplacée par celle d'autochtone, sans doute parce qu'elle est moins connotée dans le langage courant colonial et qu'elle me permet, avant de revenir à cette question de "Nation", d'envisager *Le Premier Homme* sous l'éclairage de la double autochtonie.

### 1- LA DOUBLE APPELLATION

Le narrateur camusien n'a aucune hésitation sur les nominations : les Arabes, ce sont les autres, les Algériens, ce sont les siens et lui-même ! "Ce qu'ils n'aimaient pas en lui, c'était l'Algérien" (p.318), trouve-t-on dans les annexes du *Premier Homme*, ce "ils" restant obscur mais désignant vraisemblablement les intellectuels français si l'on se replace dans le contexte des accusations dont Camus a été l'objet. Cette appellation d'Algérien revient, sans ambiguïté, dans le roman, par deux fois. Lorsque le narrateur évoque le rapport au religieux et l'apparente indifférence de sa grand-mère à la mort :

« Mais justement la mort lui était aussi familière que le travail ou la pauvreté, elle n'y pensait pas mais la vivait en quelque sorte, et puis la nécessité du présent était trop forte pour elle plus encore que pour les Algériens en général, privés par leurs préoccupations et par leur destin collectif de cette piété funéraire qui fleurit au sommet des civilisations. » (p.153)

« C'est que la religion faisait partie pour eux, comme pour la majorité des Algériens, de la vie sociale et d'elle seulement. On était catholique comme on est français, cela oblige à un certain nombre de rites. » (pp.154-155)<sup>4</sup>

Le deuxième pôle est celui de l'Arabité, tout aussi clairement cerné. L'ouverture du roman donne, en onze pages, une trentaine d'occurrences d' "Arabe"<sup>5</sup> et quatre occurrences de "femme arabe". Le père est désigné comme "le Français" et la mère comme "l'Espagnole" puis très vite ils porteront leurs noms. On pourrait donc souligner ici qu'il y a, tout simplement, reconduction de ce qui est très prégnant dans l'univers d'une colonie de peuplement : la désignation de chacun par son origine ethnique. Mais il nous faut tout de suite apporter une nuance car "Arabe" désigne un groupe ethnique alors que "Français" et "Espagnole" désignent des nationalités ; elles sont prises néanmoins, ici, comme l'équivalence d'une origine géographique établissant une hiérarchie dans la mosaïque ethnique algérienne. Les choses commencent donc à se compliquer un peu. Remarquons enfin qu'il y a tout de même une insistance très remarquable sur l'appellation d'Arabe, cet Arabe, dont on connaîtra le nom à la p.20, Kaddour grâce au médecin qui l'interpelle, unique fois où il échappe à son anonymat tout au long de ces pages : il y a donc un effet de sens auquel le narrateur tient.

Cette appellation convenue est accentuée par une mise en scène qui campe le personnage dans les clichés de l'époque que ce soit par la description de son habillement (p.13), par celle de sa conduite (silence, docilité, « subrepticité »<sup>6</sup>, indifférence). Reprendre systématiquement toutes les citations où l'appellation est incluse serait assez fastidieux. On peut, par contre, le faire pour les quatre mentions de la femme arabe, -la femme de ce Kaddour-, venue aider à l'accouchement :

\* « une femme arabe, dévoilée, tenait dans ses mains, dans une attitude d'offrande, une deuxième cuvette d'émail un peu écaillée où fumait l'eau chaude. »(p.21)

\* « la femme arabe les regarda rapidement avec un petit rire puis se détourna vers le feu, ses bras maigres et bruns offrant toujours la cuvette. » (pp.21-22)

\* « [le docteur] prit la cuvette des mains de la femme arabe, qui se retira immédiatement hors du champ lumineux et se réfugia dans l'encoignure sombre de la cheminée. » (p.22)

\* « la femme arabe dans le coin rit et frappa deux fois dans ses mains. Cormery la regarda et elle se retourna confuse. » (p.23)

Il y a, dans cette séquence d'ouverture, une attention extrême aux gestes et aux attitudes de l'autre, comme si la seule manière de le cerner était de l'observer : est-ce parce que toute autre communication est impossible ou délicate ? Il nous faut donc poursuivre notre lecture en constatant qu'en ce qui concerne l'Arabe, le narrateur privilégie une vision du dehors très attentive à une gestuelle.

Plus loin, on retrouve une scène équivalente lorsque Jacques Cormery retourne sur les lieux de sa naissance et cherche à rencontrer des personnes qui auraient pu connaître son père. Veillard, le colon, le conduit chez Tamzal, gardien des fermes qui, "en 1913, devait avoir une

vingtaine d'années." (p.169) Il ne se rappelle de rien mais invite les deux visiteurs, « allant prendre un plateau de thé des mains d'une femme qui, dans l'autre pièce, détournait la tête. Ils burent le thé brûlant, remercièrent et reprirent le chemin surchauffé qui traversait les vignobles. » (p.170)

On peut remarquer, dans cette scène très suggestive, qu'avec les Arabes, on ne partage pas, sinon le thé de l'hospitalité ; il n'engage pas les êtres dans une intimité mais signe néanmoins un pacte de cohabitation.

Cette focalisation externe continue à être de règle dans la suite du roman. Les Arabes sont là, indubitablement, partie d'un décor qu'ils animent et dont on ne pourrait les soustraire. Toutefois ils ne sont pas acteurs de la diégèse, et simplement, des circonstants. Le relevé systématique, pour la suite du récit, des citations ou mentions est nécessaire pour fonder mes interprétations ultérieures.

\* « [Les enfants qui jouent dans la cave mangent] les gros berlingots à la menthe, les cacahuètes ou les pois chiches, séchés ou salés, les lupins appelés tramousses ou les sucres d'orge aux couleurs violentes que les Arabes offraient aux portes du cinéma proche, sur un éventaire assiégé par les mouches et constitué par une simple caisse de bois montée sur roulement à billes. »(p.50)

\* p.112-113, il est question des Mzabites (en télescopage avec la notion d'avarice) : le narrateur prend la peine de se distancer des siens en une page où il a le souci d'une certaine exactitude et il conclut : « mais la population ouvrière du quartier, qui ignorait l'Islam et ses hérésies, ne voyait que l'apparence. » Il est question aussi de Joséphin qui, tous les quinze jours, parcourt "les fermes arabes" pour acheter des produits frais qu'il revend en ville.

\* p.131, la charrette à cheval d'ordures qui est conduite par « un vieil Arabe. »

\* p.199, description minutieuse du marchand de beignets. Son allure générale à la Gandhi et la précision de ses gestes. La narration détaille chaque moment de la préparation comme pour être à la mesure de la gourmandise des enfants.

\* dans les annexes, p.309, un énoncé évoquant les colliers de jasmin vendus par les Arabes a la même fonction descriptive et référentielle.

## **2- UNE COHABITATION DE FAIT : NEUTRALITE ET/OU HOSTILITE**

D'autres citations sortent les Arabes de leur simple fonction de circonstants. S'ils n'étaient que cela, le texte camusien serait un texte exotique de plus, dans le sens le plus trivial du terme, ce qu'il n'est absolument pas. Au détour d'une phrase ou d'une anecdote, le conflit d'appartenance de la terre et de la coexistence des communautés est évoqué.

Ainsi, il s'accoude au balcon et regarde passer les familles, le dimanche. La scène vaut la peine d'être relue parallèlement au fameux "Dimanche au balcon" de *L'Etranger*. Dans la rue de Lyon, celle de Meursault à Belcourt, le personnage notait la présence des familles européennes. Aujourd'hui, les choses ont changé :

« La rue connaissait maintenant l'animation du dimanche matin. Les ouvriers, avec leurs chemises blanches fraîchement lavées et repassées, se dirigeaient en bavardant vers les trois ou quatre cafés qui sentaient l'ombre

fraîche et l'anis. Des Arabes passaient, pauvres eux aussi mais proprement habillés, avec leurs femmes toujours voilées mais chaussées de souliers Louis XV. Parfois des familles entières d'Arabes passaient, ainsi endimanchées. L'une d'elles traînait trois enfants, dont l'un était déguisé en parachutiste<sup>7</sup>. Et justement la patrouille de parachutistes repassait, détendus et apparemment indifférents. C'est au moment où Lucie Cormery entra dans la pièce que l'explosion retentit. » (p.73)

[Après cet attentat, Jacques, voyant un attroupement, décide d'aller sur place et sauve un Arabe du lynchage, se distinguant nettement de l'homme de la rue]. « Un groupe d'homme vociférait. "Cette sale race", disait un petit ouvrier en tricot de corps dans la direction d'un Arabe collé dans une porte cochère près du café. -Vous êtes tous de mèche, bande d'enculés", et il se jeta vers lui. »(p.74)<sup>8</sup>

C'est dans la suite logique de la différence que le texte veut établir entre les Arabes et les terroristes qu'on peut situer également l'échange de propos entre Jacques et l'oncle Ernest, conversation qui introduit l'opposition entre les Arabes et les bandits. (p.123)

On constate un retour à cette cohabitation conflictuelle et complice -cette ambiguïté étant au coeur de la compréhension d'une colonie de peuplement-, lorsque Jacques fait le voyage dans l'Est pour retrouver les traces de son origine. Ainsi le colon rencontré campe le portrait de son propre père, image d'Epinal du pionnier qui "en faisait baver à ses ouvriers arabes" (p.167) mais qui décide, lorsqu'on lui explique que la colonisation a été une erreur et qu'il faut désormais changer d'attitude, de détruire tout ce qu'il a cultivé et fait fructifier :

« Pendant trois jours, au volant, tête nue, sans rien dire, il a arraché les vignes sur toute l'étendue de la propriété (...) sans un regard pour les montagnes à l'horizon, ni pour les Arabes vite prévenus et qui se tenaient à distance le regardant faire, sans rien dire eux non plus (...) Quand tout a été fini (...) Les ouvriers arabes l'attendaient dans la cour (...) "Patron, qu'est qu'on va faire? -Si j'étais à votre place, a dit le vieux, j'irais au maquis. Ils vont gagner. Il n'y a plus d'hommes en France." » (p.p.167-168)

La conclusion que tire le fils qui veut, lui, de rester sur ces terres jusqu'au bout, est que les seuls à comprendre son attitude -donc à admettre son appartenance à cette terre- sont justement les Arabes :

« On est fait pour s'entendre. Aussi bêtes et brutes que nous, mais le même sang d'homme. On va encore un peu se tuer, se couper les couilles et se torturer un brin. Et puis on recommencera à vivre entre hommes. C'est le pays qui veut ça. Une anisette ? » (pp.168-169)<sup>9</sup>

### **3- CAÏN ET ABEL**

Pourtant, dans cette société coloniale, des nuances sont perceptibles pour celui qui en fait partie. Nuances qui, à la fois, singularisent l'enfant pauvre de Belcourt, Jacques Cormery, par rapport aux autres enfants européens qu'il va côtoyer au lycée et le distinguent, malgré une semblable pauvreté, des autres, des Arabes.

« Ce que Jacques ramenait du lycée était inassimilable, et le silence grandissait entre sa famille et lui (...) Ce n'était même pas la différence des classes qui les isolait. Dans ce pays d'immigration, d'enrichissement rapides et de ruines spectaculaires, les frontières entre les classes étaient moins marquées qu'entre les races. Si les enfants avaient été arabes, leur sentiment eût été plus douloureux et plus amer. Du reste, alors qu'ils avaient des camarades arabes à l'école communale, les lycéens arabes étaient l'exception, et ils étaient toujours des fils de notables fortunés. » (pp.186-187)

Les racines du pauvre sont chevillées à son corps et cette pauvreté est partagée par les pauvres des deux "races" du pays :

« En vérité, si Jacques s'attachait si profondément à Didier (...) ce fut aussi à cause de son étrangeté, à ses yeux, son charme devenant pour Jacques proprement exotique (...) L'enfant de la famille, de la tradition et de la religion, avait pour Jacques les séductions des aventuriers basanés qui reviennent des tropiques (...)

Mais le berger kabyle qui, sur sa montagne pelée et rongée de soleil, regarde passer les cigognes en rêvant à ce Nord d'où elles arrivent après un long voyage peut rêver tout le jour, il revient le soir au plateau de lentisques, à la famille à longues robes, et au gourbi de la misère où il a poussé ses racines. Ainsi Jacques pouvait être grisé par les philtres étranges de la tradition bourgeoise (?), il restait attaché en réalité à celui qui lui ressemblait le plus et qui était Pierre. » (pp.192-193)

Dans ce contexte de vie, le racisme est neutralisé par l'affirmation d'une évidence de cohabitation, « on pouvait jouer au foot-ball, le plus souvent avec une balle de chiffon et des équipes de gosses, arabes et français, qui se formaient spontanément » (p.218) ou d'une évidence de survie. Le narrateur va longuement développer l'idée de la xénophobie du petit blanc qui est réflexe de défense de son travail. Il est alors aux prises avec plus pauvre que lui qu'il rejette par instinct de survie et non par racisme :

« Cela expliquait que ces ouvriers, chez Pierre comme chez Jacques, qui toujours dans la vie quotidienne étaient les plus tolérants des hommes, fussent toujours xénophobes dans les questions de travail, accusant successivement les Italiens, les Espagnols, les Juifs, les Arabes et finalement la terre entière de leur voler leur travail -attitude déconcertante certainement pour les intellectuels qui font la théorie du prolétariat, et pourtant fort humaine et bien excusable. Ce n'était pas la domination du monde ou des privilèges d'argent et de loisir que ces nationalistes inattendus disputaient aux autres nationalités, mais le privilège de la servitude. » (pp.236-237)

Ces "explications" essaimées ainsi dans l'une ou l'autre page désamorcent ou relativisent la violence coloniale et ses pilotis, d'autres données que celles de la misère, en décontextualisant la situation algérienne.

Ainsi, de même que la séquence de *L'Etranger*, "le dimanche au balcon" est revisitée, comme nous l'avons vu précédemment, celle du meurtre nous apparaît elle aussi relativisée. Il suffit de la relire parallèlement avec la scène de l'égorgeage d'un client "arabe" par un coiffeur "maure" (p.239) : le coupable du crime est le soleil par chaleur interposée :

« Ah oui, la chaleur était terrible, et souvent elle rendait fou presque tout le monde, plus énervé de jour en jour et sans force ni l'énergie de réagir (...) comme ce jour où, rue de Lyon, presque à la lisière du quartier arabe qu'on appelait le Marabout, autour du cimetière taillé dans la glaise rouge de la colline, Jacques vit sortir de la boutique poussiéreuse du coiffeur maure un Arabe, vêtu de bleu et la tête rasée, (...) la tête beaucoup plus en arrière qu'il ne semblait possible qu'elle soit (...) Le coiffeur, devenu fou en le rasant, avait tranché d'un seul coup de son long rasoir la gorge offerte et l'autre (...) hurlait terriblement -comme la chaleur elle-même pendant ces jours interminables. »

Peut s'affirmer alors, dans les envolées lyriques, une revendication d'équivalence. En quels termes, à quels moments du texte ?

Sur le mode mineur, dans des incises, des énoncés sont modalisés positivement lorsqu'il s'agit pour les Arabes, comme pour les siens, de s'incliner devant "le mystère de la pauvreté", dans l'évocation de l'Alger de l'enfance, par exemple :

« La rue de Pierre, qui conduisait au marché, était jalonnée de poubelles, que des Arabes ou des Mauresques faméliques, parfois un vieux clochard espagnol, avaient crochétées à l'aube, trouvant encore à prendre dans ce que des familles pauvres et économes dédaignaient assez pour le jeter. » (p.132)

Sur un mode plus lyrique, lorsque le narrateur évoque les simples soldats, chair à canon de la guerre de 14-18, qui montent à l'assaut et parmi eux, les soldats des troupes d'Afrique, il unit Français et Arabes :

« (...) le soleil n'était pas assez fort pour tuer les couleurs comme en Algérie, si bien que des vagues d'Algériens arabes et français, vêtus de tons éclatants et pimpants, coiffés de chapeaux de paille, cibles rouges et bleues qu'on pouvait apercevoir à des centaines de mètres, montaient par paquets au feu, étaient détruits par paquets (...)

Mais pour le moment il n'y avait pas de tanière, seulement les troupes d'Afrique qui fondaient sous le feu comme des poupées de cire multicolores, et chaque jour des centaines d'orphelins naissaient dans tous les coins d'Algérie, arabes et français, fils et filles sans père qui devaient ensuite apprendre à vivre sans leçon et sans héritage. »(p.70)<sup>10</sup>

Mais en dehors de cette affirmation du destin commun des pauvres, dans le quotidien de la misère ou de la guerre, les deux communautés en présence restent au mieux en observation, au pire en conflit. Dans le dernier chapitre existant de cet ouvrage inachevé, le narrateur va cerner "la part obscure de l'être" (p.256) dans "l'île pauvre du quartier" (p.255). Les Arabes sont "le danger permanent" (p.257), la "menace invisible" (p.257). Il y a là quelques pages remarquables de lucidité et de perspicacité sur l'extrême proximité et la distance toujours marquée entre les deux "peuples" de l'Algérie coloniale.

Ces pages se signalent à nous par deux manifestations dont A.Camus était avare dans ses précédents romans : le lyrisme<sup>11</sup> et un style se distinguant résolument de la fameuse petite phrase simple. Cette amplitude de la phrase est frappante dans le roman mais tout particulièrement dans cette phrase de deux pages (p.256 à 258) où Jacques Cormery tente de rendre par les mots cette sensation profonde, permanente et indélébile du face-à-face qui peut, à chaque instant, basculer dans le meurtrier. L'évocation ramassée de la cohabitation avec l'autre peuple est saisissante :

« Ce peuple attirant et inquiétant, proche et séparé, qu'on côtoyait au long des journées, et parfois l'amitié naissait ou la camaraderie, et, le soir venu, ils se retiraient pourtant dans leurs maisons inconnues, où l'on ne pénétrait jamais (...) »

De part et d'autre, les gestes sont pleins de signification : chacun se retire derrière ses verrous. On a l'impression que l'écriture exprime le travail souterrain d'une origine qui a fait de lui ce qu'il est avec "les plus violents et les plus terribles de ses désirs", "ses angoisses désertiques", "ses nostalgies les plus fécondes", "ses brusques exigences de nudité et de sobriété", "son aspiration à n'être rien aussi" (p.257)

Entre la mer et l'intérieur des terres, "entre les deux le danger permanent dont personne ne parlait parce qu'il paraissait naturel" : c'est le climat qui, dès le départ, a présidé à l'installation du premier conquérant acceptant le règne de la loi de la force. Comment alors créer une intimité avec le peuple déjà là ? Les seuls gestes de communication sont des gestes de proximité mais jamais d'intimité. L'absence d'intimité est symbolisée par l'invisibilité des femmes. Ce peuple devient pronom personnel pluriel, "ils" : ils sont fatigués, résignés, mais parce que nombreux, ils sont "menaçants".

L'ouverture lyrique se resserre sur une scène de bagarre entre un Arabe et un Français, - Camus remettant en scène le matériau de base de *L'Étranger* ; les Arabes sont, ici aussi, en bleus de chauffe. Leur agressivité est favorisée par leur nombre : en contraste, le courage du Français est bien souligné mais aussi l'étrange solidarité des deux groupes ennemis face à la police. La narration revient alors sur le travail souterrain de toute cette violence intériorisée par l'enfant :

« (...) la menace, la violence, la peur rôdaient pour l'enfant dans la rue, lui séchant la gorge d'une angoisse inconnue. Cette nuit en lui, oui ces racines obscures et emmêlées qui le rattachaient à cette terre splendide et effrayante, à ses jours brûlants comme à ces soirs rapides à serrer le cœur, et qui avait été comme une seconde vie, plus vraie peut-être (...) » (p.258)

Si tout est une histoire de violence ancestrale entre les hommes et d'élimination de l'un par l'autre, l'historicité -et donc la spécificité- de la question coloniale n'est plus vraiment de mise pour le narrateur qui semble avoir suggéré, à deux reprises, un glissement vers le mythe en mettant en scène Caïn et Abel. La première mention est celle qu'en fait le vieux docteur, relativisant la violence du colonisé :

« Soyons justes, on les avait enfermés dans des grottes avec toute la smalah, mais oui, mais oui, et ils avaient coupé les couilles des premiers Berbères, qui eux-mêmes... et alors on remonte au premier criminel, vous savez, il s'appelait Caïn, et depuis c'est la guerre, les hommes sont affreux sous le soleil féroce. » (p.177)

La seconde mention est plus intéressante car elle fait partie du projet de construction du roman dans les annexes :

« Chapitre à *reculons*. Otages village kabyle. Soldat émasculé -ratissage, etc., de proche en proche jusqu'au premier coup de feu de la colonisation. Mais pourquoi s'arrêter là ? Caïn a tué Abel. Problème technique : un seul chapitre ou en contre-chant ? » (p.300)

Plusieurs remarques peuvent être avancées : tout d'abord ce souci que l'on retrouve dans toute l'élaboration de ce livre, d'écrire l'histoire de la colonisation du côté des "colons", non des possédants mais de ceux qui ont été laissés pour compte. En écrivant cette histoire, Camus ne cherche pas à escamoter la violence qui en est le principe dynamique mais à la relativiser par son partage entre les deux camps et par son engrenage qui fait que l'un est parfois Abel et l'autre parfois Caïn. L'interchangeabilité des rôles lui permet de dépasser l'Histoire, c'est-à-dire le contingent, pour constater la permanence, depuis le premier criminel, du meurtre fratricide. "Problème technique"... Seulement ? En Algérie, ce ne sont pas deux ennemis qui s'affrontent mais deux frères ennemis. On comprend mieux alors ce que A.Camus avait prévu comme "FIN" à son texte :

« Rendez la terre. Donnez toute la terre aux pauvres, à ceux qui n'ont rien et qui sont si pauvres qu'ils n'ont même jamais désiré avoir et posséder, et à ceux qui sont comme elle dans ce pays, l'immense troupe des misérables, la plupart arabes, et quelques-uns français et qui vivent ou survivent ici par obstination et endurance, dans le seul honneur qui vaille au monde, celui des pauvres (...) Alors le grand anonymat deviendra fécond (...) » (pp.320-321)

Lorsqu'on sait la prédilection qu'avait Camus pour les mythes, on rêve à ce qu'il pouvait faire de cette légende symbolique des deux frères ennemis<sup>12</sup>. Mais, en même temps, on ne peut pas ne pas remarquer qu'il refusait ainsi l'analyse politique colonisation/décolonisation que la lutte de libération en train de s'accomplir imposait dans le réel ; ce refus, il l'exprimait clairement

dans ses écrits journalistiques dont la première citation faite dans notre introduction rend compte. Dans sa fiction, il ne refuse pas d'affronter l'histoire de son pays. Le faisant avec les armes du symbolique, il atteint une universalité et une complexité de sens plus grande : il en reste alors des éclats significatifs pour la mémoire algérienne à réajuster sans cesse, en fonction de tous les écrits. Est-il permis de traduire toute cette démarche que nous avons tenté de reconstituer en une proposition finale qui sera presque ma conclusion ?

*Cet étranger qui m'est proche parce qu'il est sans cesse dans mon quotidien, que je ne connais pas mais dont j'enregistre tous les gestes et que je peux côtoyer en des instants brefs, cet étranger que je tolère, avec lequel je peux m'étriper, mais qui me ressemble, je peux le considérer comme un frère si, ensemble, nous créons, nous, les pauvres, une nouvelle terre.*

La fiction avec sa symbolique riche de significations, laisse la porte plus ouverte au dialogue que le texte journalistique, dans l'actualité en train de se faire :

« J'ai essayé de définir clairement ma position. Une Algérie constituée par des peuplements fédérés, et reliée à la France, me paraît préférable, sans comparaison possible au regard de la simple justice, à une Algérie reliée à un empire d'Islam qui ne réaliserait à l'intention des peuples arabes qu'une addition de misères et de souffrances et qui arracherait le peuple français à sa patrie naturelle. »<sup>13</sup>

En même temps les textes de *Chroniques Algériennes* empêchent de lire dans *Le Premier Homme* autre chose qu'une volonté de redéfinir plus de justice sans changer le cadre français du pays. La position de Camus n'est pas "Tous Algériens"<sup>14</sup> dans le cadre de la délimitation d'une Nation nouvelle mais tous "Algériens-Français", les Français et les Arabes.

---

<sup>1</sup> - Cf. C.Chaulet-Achour, *Albert Camus, Alger. L'Etranger et autres récits*, Biarritz, Atlantica, 1998, pp.51 et sq.

<sup>2</sup> - Il semble utile de rappeler que, dans la guerre de libération nationale, combattent en commun les "indigènes musulmans" arabes et berbères qu'ont rejoint des "Français" d'origine juive ou autre. Ils revendiquent le titre d'"Algériens".

<sup>3</sup> - *Chroniques Algériennes, Algérie 1958*.

<sup>4</sup> - On sait que, de façon déclarée, Camus entend faire ici l'Histoire des Blancs sans terre. Mais c'est aussi celle de tous les Français d'Algérie car ces "Algériens" que nous venons d'évoquer à partir de ces deux citations, sont très proches dans leur appréhension de la société et du monde, dans leur rapport à la mémoire et dans leur manière de survivre, des premiers colons dont Camus retrace l'Histoire en des pages qui s'inspirent d'une bibliographie dont *Le Calvaire des colons de 1848* de Maxime Rasteil (cité p.284), mais aussi l'ouvrage de L.de Baudricour (plutôt que de Bandicorn (sic), *Histoire de la colonisation de l'Algérie*, cité p.269.) Le narrateur se fait ainsi interpellé par le fils du vieux colon : "puisque vous êtes du pays, vous savez ce que c'est. Ici, on ne garde rien. On abat et on reconstruit. On pense à l'avenir et on oublie le reste." (p.166). Toujours sur cette appellation, cf. dans les annexes : "Le sens de l'honneur chez les Algériens." (p.280)

<sup>5</sup> - Entre la p.12 et la p.23.

<sup>6</sup> - "Lorsque le père se rend au village pour trouver un médecin : "Un Arabe surgi de l'ombre, dans un burnous sombre et déchiré, marchait vers lui." Il y en a toujours un prêt à surgir sans qu'on l'ait vu auparavant !...

<sup>7</sup> - Raconter est toujours choisir. Ce détail, certainement observé, donné comme seule image dans le texte des familles arabes, ne peut pas ne pas être ressenti comme partial et orienté. Tous les Arabes ne sont pas contre l'armée française...

<sup>8</sup> - Cette question du terrorisme est beaucoup plus évoquée dans les annexes, p.279, 283, 288, 314, par exemple.

<sup>9</sup> - Il serait intéressant de mettre en parallèle ces pages et cette évocation du départ du vieux colon et des rapports avec les ouvriers de la ferme avec celles de Jean Pélégri dans *Le Maboul*, 1963.

<sup>10</sup> - Vision sensiblement différente de ces troupes d'Afrique que celle du grand roman de la guerre de 14-18, *Le feu* d'Henri Barbusse, 1916. Rééd. Livre de poche, p.67 et sq. : "On les regarde et on se tait. On ne les interpelle pas, ceux-là. Ils imposent, et même font un peu peur (...). Et on rapporte des traits de Bicots : leur acharnement à l'assaut,



---

leur ivresse d'aller à la fourchette, leur goût de ne pas faire de quartier. On répète les histoires qu'ils racontent eux-mêmes volontiers, et tous un peu dans les mêmes termes et avec les mêmes gestes (...)

-Au fond, ce sont de vrais soldats.

-Nous ne sommes pas des soldats, nous, nous sommes des hommes, dit le gros Lamuse.(...) Ils sont des hommes, des bonshommes quelconques arrachés brusquement à la vie." (pp.67-68) Les images des combattants de cette guerre mériteraient d'être mises en parallèle et permettraient une vision moins caricaturale que celle-ci. On ne peut pourtant accuser le futur fondateur du mouvement Amsterdam-Pleyel de manquer d'ouverture humaniste. Mais, dans cette mise en parallèle, force serait d'utiliser la "matière" que nous donne Camus avec celle des romanciers et témoins d'Afrique...

<sup>11</sup> - Cf. *Camus et le lyrisme*, Textes réunis par Jacqueline Lévi-Valensi et Agnès Spiquel, SEDES, 1997. Cf.p.183 de Pierre Grouix, "Sens du monde, sens des autres, lyrisme humain et altérité" : un paragraphe est consacré à cette question, sous le titre, "Les autres ethniques".

<sup>12</sup> - Cf. dans le *Dictionnaire des symboles* de Chevalier et Gheerbrandt, l'entrée à Caïn qui est le compte-rendu de toute l'interprétation avancée par Luc Estang dans son ouvrage publié en 1967, *Le jour de Caïn*. Caïn est le premier homme, le premier cultivateur, le premier meurtrier : "Caïn est le premier errant à la recherche d'une terre fertile et le premier constructeur de ville." Symbole de la responsabilité humaine, il veut être maître de son destin et rendre la terre au travail de l'homme tout en admettant sa création par Dieu. Dieu lui préférant Abel, le rejette : Caïn tue Abel. Commencent alors les lignées des élus et des exclus et Eve s'exclame : "Mes fils n'en finiront plus de se tuer."

Belle légende où les pôles de la foi et de la révolte peuvent prendre mille et une actualisations dans des personnages ou des forces historiques.

<sup>13</sup> - *Avant propos* aux *Chroniques algériennes*, mars-avril 1958, La Pléiade, Tome des *Essais*, p.901.

<sup>14</sup> - Titre d'une brochure de propagande du G.P.R.A. adressée aux Européens d'Algérie en 1961, imprimée à Tunis.